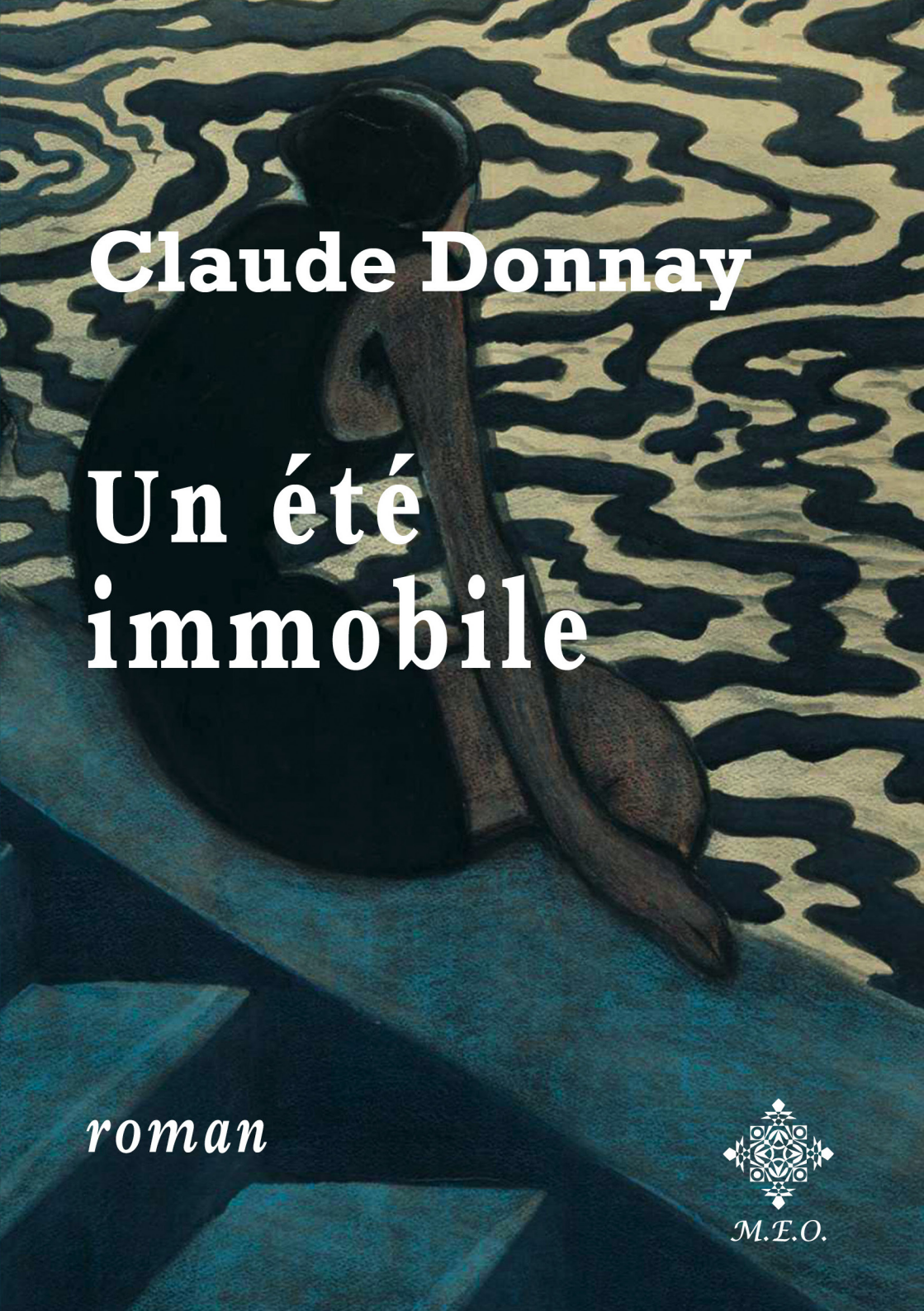


The background of the book cover is a painting. It features a dark, textured object, possibly a piece of wood or a sculpture, resting on a light blue, angular surface. The background is a complex, swirling pattern of dark blue and black lines on a lighter, yellowish-tan background, resembling a topographical map or a stylized landscape.

Claude Donnay

**Un été
immobile**

roman



M.E.O.

Claude Donnay

UN ÉTÉ IMMOBILE

roman



M.E.O.

à Marion, ma petite princesse

Première partie

LA NAGEUSE AU BONNET BLANC

Dimanche 1^{er} août 2010

C'est l'été.

Au bord d'une mer qui n'est pas une mer, juste un doigt d'océan pointé vers le nord. Des nuages voyagent dans le bleu. Le soleil remue à peine, comme un sourire blanc sur le corps allongé dans le gris de la serviette.

Amelle ne bouge pas plus que le soleil. Seule la brise de mer est en mouvement, et puis les vagues, qui grignotent le sable et abandonnent leurs algues défuntes.

Un matin d'été, de mer tranquille, de sable et de peau salée, suspendu dans un triangle parfait. Ciel – mer – sable. Trois grâces qui enserrant la jeune femme aux yeux clos, aux lèvres ouvertes sur un souffle.

La mer remue à peine. Amelle, pas du tout. Elle a nagé vers la bouée tricolore, comme tous les matins depuis deux semaines. Sur le sable le bonnet semble minuscule pour contenir l'opulente chevelure que le vent lui-même hésite à déranger.

Pas très loin, mais suffisamment pour qu'on parle de distance convenable, l'homme est assis sur la dune, près d'une touffe d'oyats, les yeux bien à l'abri dans l'obscurité des verres, comme tous les matins depuis qu'Amelle a commencé à se baigner. Avant, il ne se reposait que quelques minutes et poursuivait sa marche vers le phare, mais depuis ce bonnet blanc dansant sur la mer, Noël ne parvient plus à s'éloigner. Il a développé une addiction à un bonnet, à un maillot, à une femme qui se baigne...

Les mouettes tournent dans le ciel, piquent vers la mer puis remontent et se perdent du côté de la plage des galets, celle où les estivants s'alignent comme les sardines sur l'étal du «pêcheur bleu». Rares sont ceux qui s'aventurent ici. Pas de chemin carrossable et une rude chevauchée sur des sentiers étroits et caillouteux qui découragent les aventuriers en tongs et bermudas. Et la voie verte le long de la plage est surtout fréquentée par des amoureux de la petite reine.

Noël vient chaque jour de l'intérieur par un sentier courant entre les haies et les buissons blancs. Églantiers, prunelliers, aubépines et ronces griffues. Toute une tribu grimaçante, qui mouline des bras et des doigts. Tire la langue, gare aux cheveux dans le vent. Mille accroches, mille piqûres innocentes, mille coups d'ongle acérés.

Noël est bien né un soir de réveillon entre la dinde farcie et la messe de minuit. Le prénom s'imposait sauf pour l'originalité... On aurait pu tout aussi bien choisir Joseph... ou même Gaspard, Melchior, Balthazar... Mais Noël, c'est clair comme une étoile sur une crèche et pas commode à porter quand on s'assied sur les bancs de l'école...

En réalité, personne ne l'appelle Noël ! Personne, ou alors de parfaits étrangers, qui hésitent à utiliser « monsieur Ferlant » parce qu'une relation plus ou moins intime les oblige à passer au prénom, tout en gardant quand même la réserve du vouvoiement.

Les vrais intimes, et ceux qui ont connu Noël enfant, l'appellent Jésus. Pas plus original, mais nettement plus percutant. Pas de guirlandes, de sapin, de boules, pas d'illuminations ni de féerie sur glace, Jésus c'est miracles & co, rien que du sérieux... On ne plaisante pas avec « Jésus », on se contente parfois de sourire ou de lever les yeux au ciel comme si on prenait à témoin le « vrai », celui qui a un œil sur tout le monde. Cet encombrant surnom, Noël le doit à sa grand-mère paternelle qui s'exclamait chaque fois qu'elle voyait le nourrisson : « Voilà mon petit Jésus ». Et comme elle avait une langue longue comme un chausse-pied, très vite plus personne n'avait utilisé le prénom original, sauf le directeur de l'école Saint-Perpète quand il lui remettait son bulletin du haut de l'estrade.

Noël-Jésus, Jésus-Noël passe la matinée sur la dune avec sa sacoche et ses jumelles, à observer cette jeune femme dont il ignore presque tout sauf qu'elle nage divinement. Il vient tôt sur la plage, il s'installe et attend. Elle arrive toujours vers 8 h 30. Caleçon foncé, pull et tee-shirt blancs. Elle ôte ses sandales, se déshabille en un tournemain. Toujours le même maillot rouge, hybride entre maillot de sport et bikini. Elle engouffre ses cheveux dans le bonnet, entre dans l'eau sans hésitation, plonge et nage

droit vers le large. Son bonnet blanc court sur les vagues comme un ballon perdu par un enfant.

Une sirène. Une naïade. Une ondine. Une femme-poisson aux jambes de trapéziste. Les acrobates ont des jambes magnifiques, des rayons de lune qui mangent les regards.

Elle nage une heure – le temps d'un aller-retour à la bouée tricolore –, puis elle libère ses cheveux avant de s'étendre et de rester immobile dans le soleil. Jésus sait qu'elle nagera encore une fois vers le milieu de la matinée. Toujours la même brasse puissante de nageuse accomplie. Elle a dû fréquenter un club sportif. Peut-être a-t-elle même participé à des compétitions ? Son corps longiligne et ses épaules carrées pourraient l'attester.

Deux semaines qu'il l'observe. Deux semaines qu'elle se sait observée. Deux semaines sans échanger autre chose qu'une présence diffuse. Jésus adore cela. Il connaît déjà son regard gris-bleu à travers les oculaires de ses jumelles. Parfois il a même l'impression qu'elle se livre à lui quand elle tourne les yeux vers la dune et la frange d'oyats qui l'entoure comme une couronne de cheveux hirsutes.

Deux semaines que la vie de Jésus reste collée au sable de la dune. Deux semaines qu'il n'a plus écrit une ligne ni pris une photo hormis celles – nombreuses – de sa nageuse au bonnet blanc. Jason lui a déjà envoyé plusieurs mails. Où en est-il donc avec le reportage sur la baie ? Il n'a pas répondu. Jason va se calmer. Ce n'est pas la première fois que Jésus s'évanouit dans la nature. Une retraite au désert de plus, deux semaines d'immobilité, d'immersion continue dans une attente sans véritable objet. Être simplement là, totalement là, présent à l'instant qui naît et meurt aussitôt. Il ignore ce qu'il attend. Peut-être seulement qu'une femme inconnue vienne, se baigne et reparte avec le soleil et la mer dans la peau.

Et puis il rentre dans cette maison où il a trouvé refuge pour l'été et, comme chaque jour, il s'installe à sa table devant la fenêtre ouverte sur la cour intérieure toute bleue d'hortensias. C'est une maison blanche au bord d'Ambleteuse. Une enclave. Une forteresse où abriter son émoi. Un havre de livres et de chaleur humaine.

Jésus est venu pour écrire ce livre déjà écrit en lui depuis si longtemps, mais ça fait deux semaines qu'il reste immobile devant l'écran de

son portable, où une femme inconnue ne cesse de libérer ses cheveux. Cette histoire, il faudra bien qu'il l'écrive un jour, mais pour l'heure, il a seulement envie de vivre, de respirer, de regarder un bonnet blanc flotter sur la mer. Rien n'est plus important que d'avoir conscience d'être là, en vie, au bon moment et au bon endroit. Parfois une vie ne suffit pas pour harmoniser ces paramètres...

Dimanche 1^{er} août 2010

– C'est Amelle Zabatto... Une originale qui habite une maison de pêcheurs à l'autre bout du village, près du fort. Elle ne parle pas beaucoup...

Mireille écarte les mains pour montrer qu'elle n'en sait guère plus et qu'elle le regrette, car elle aimerait bien rendre service à ce locataire si gentil.

– Elle nage chaque jour, le matin. En tout cas, depuis que je l'observe, elle n'a pas manqué un seul jour.

Mireille hausse les sourcils et Jésus saisit le portrait de lui qu'il est en train de formater dans le cerveau de sa logeuse : un voyeur, un espion, un obsédé sexuel.

– Je ne sais pas, j'ai autre chose à faire que me balader le matin sur une plage lointaine.

– Allez hop, le smash ! La punition directe. Jésus ne peut que sourire devant la répartie de Mireille. Elle le prend vraiment pour un pervers à l'affût des baigneuses, sinon en effet, qu'irait-il faire sur cette plage déserte, alors qu'il a la mer quasi sous ses fenêtres ? Comment lui faire comprendre la beauté de l'attente, quand le temps prend la consistance d'une crème brûlée qu'on ne se résout pas à entamer ? Et personne sur la plage. Pas le moindre ramasseur de coquillages... Il n'y a rien à ramasser. Soudain Jésus n'a pas envie d'approfondir la série *Amelle à la plage*. « Que mange-t-on ce soir ? Vous le savez déjà ? »

La pression retombe instantanément.

– Poisson du jour, je verrai sur place, pommes de terre rissolées dans du beurre au sel marin et salade maison.

– Hou là, vivement ce soir ! Je vais méditer ce menu et tenter de travailler un peu mon livre. Mais au fait, Mireille, je voulais vous demander la permission de parler de votre librairie-gîte, et de vous aussi... Ça ne vous embête pas ?

– De moi ? Parler de ma vie ? Vous prenez un sacré risque, mon cher !

Mireille Saint-André sourit en même temps, pour atténuer la malice de sa répartie, et une fois encore Jésus la trouve très belle avec ses cheveux auburn coupés court et ses lunettes du même bleu que ses yeux.

– Je plaisante, bien sûr... Ça me fait un immense plaisir... J'adore m'imaginer en personnage romanesque...

Mais surtout j'adore que vous soyez là, ici, maintenant, pense-t-elle sans oser le dire. Elle aime tellement parler, plus encore que cuisiner. Une séquelle de sa vie de prof. Elle a enseigné français-histoire pendant trente ans, ça laisse des traces, un martèlement doux et continu, des petits coups en rythme, comme quand le sculpteur tape sur sa pointerolle ou sa gradine. Jésus lui aussi aime ces mots qui sonnent comme la pierre sous le burin.

L'autre soir, Mireille lui a parlé des mêmes qu'elle a accompagnés, tous ces mêmes pendant toutes ces années. Jésus, lui, n'a pas de bons souvenirs de l'école. Faut dire que les circonstances n'étaient guère favorables. Il n'aime pas trop replonger dans la fange de ses jeunes années. Trop de ciel absent. Trop d'arbres qui pleurent. Trop de fenêtres murées. Trop de portes fermées à double tour. La marelle ne conduisait pas au paradis. Elle débouchait sur la grille de l'égout qui avale les rêves comme la bouche tendue de fanons d'une baleine.

Jésus n'a pas choisi son enfance. Jésus n'a rien choisi – jamais –, tout s'est imposé avant même que ses neurones aient pu s'organiser.

Si je revenais un jour à ce qui fut : Trouverai-je

*Ce qui fut et ce qui sera?*¹

1 Mahmoud Darwich, poète palestinien

Lundi 2 août 2010

Il a senti sa venue avant de la voir.

Elle est entrée dans son champ de vision telle une voile qui émerge de l'horizon. Il n'a pas levé ses jumelles et s'est retenu de prendre son appareil photo. Le soleil n'a pas encore vaincu les nuages matinaux. Il y a comme une fragilité de porcelaine dans l'air.

Elle vient toujours de la gauche par le sentier qui longe la casemate, un petit bunker oublié par la guerre, que la mer vient lécher aux marées d'équinoxe. Elle vient et elle fait chanter le matin de son corps tranchant les lignes. Elle marche blanche et bleue. Toute gainée de lumière. Et bientôt s'ajoute le point rouge du sac à son épaule. Rouge comme les lèvres d'une femme qui se prépare à célébrer le plaisir d'être en vie.

Elle traverse tout le champ d'un regard dans les moustaches frémissantes des oyats. Un regard qui caresse, s'attarde, accompagne. Un regard qui ne pèse pas. Un regard qui n'attend rien.

Le premier jour elle n'avait pas remarqué cette tache orangée sur la dune. C'est en sortant de la mer, un matin sans soleil, qu'elle avait levé les yeux vers le ciel avant de les baisser. Une tache orange. Un pan de couleur hors sujet. La veste de quelqu'un qui se crée son soleil... Elle a aimé cette idée qui a fusé. Amelle aime le soleil quand il passe sa langue tiède sur sa peau, le soleil du matin, celui qui émerge de ses draps, impatient d'étreindre un corps, un arbre ou le bras clair d'une rivière. Elle aime cette présence témoignant pour la vie, même quand elle se dérobe. Surtout quand elle se dérobe.

Amelle aime le soleil et cette tache orange dans les oyats. Cet homme orange. Cet homme solaire assis sur la dune. Car elle n'a pas le moindre doute. Ce bout de soleil qui la suit, c'est un homme, un homme indéfini certes, mais un homme enraciné pour retenir et saluer son bain matinal.

Tous les jours le même rituel. Elle jette ses sandales, pose le sac rouge baiser. Puis elle se tourne vers la mer, descend son caleçon blanc, ôte son pull marin. Jésus reçoit la nudité de son dos comme un cadeau précieux avant qu'elle ne se tourne vers la dune. Le premier matin, celui où il s'était assis près de la clôture pour se reposer quelques minutes, il avait été surpris par le maillot de la jeune femme. Vu de dos, un bikini classique, mais de face, un maillot une pièce tellement échancré à la taille que le tissu se réduisait à une bande étroite masquant le nombril pour relier le haut et le bas. Un maillot de nageuse, glamour.

Chaque matin le même choc. La même plongée en apnée. Amelle se retourne, glisse ses longs cheveux dans le bonnet, et dans le mouvement des bras Jésus devine ses aisselles, le jeu des seins sous le maillot. Et chaque fois son sexe se tend sans qu'il ait eu le temps d'en prendre conscience. Il désire cette femme qu'il ne connaît pas. C'est comme un souffle de vent qui agite ses reins et s'enfuit sitôt qu'elle entre dans l'eau et que commence la peur, une peur étrange, une onde enserrant les côtes. Il suit le bonnet blanc entre les vagues. La bouée tricolore se confond presque avec l'horizon. Tellement lointaine. Il sait que la jeune femme nage bien – très bien même –, beaucoup mieux que lui, mais la peur n'a que faire de la raison, la peur parcourt le corps, pulsée par le cœur, comme le sang, la peur se loge dans le ventre, tout à côté du désir...

Peut-on avoir peur pour une femme dont on ignore tout? Peut-on avoir peur au point d'être frappé de paralysie? Il s'accroche au bonnet blanc comme s'il s'agissait d'un ballon d'enfant que la mer aurait emporté. Peut-être sait-il au fond de lui que la nageuse ne court aucun risque. Mais la peur agit en prévention contre toutes les catastrophes de la vie. Si tu as peur, tu brises l'indifférence, tu annihiles toute mauvaise surprise du hasard. Tu te tiens en position de dissuasion. Ne touche pas à ce qui me tient au cœur, à ce qui me tient au corps. Je suis là, je veille, je protège des chocs. Je protège comme un terre-neuve...

*

Amelle nage vers la bouée, vers le soleil encore timide. Les vagues frappent son visage. Elle aime leur goût salé, ne nage plus jamais en

piscine. La mer, c'est autre chose, on sent l'eau, sa vie propre, qui porte, supporte, transporte... Elle aime l'eau comme un enfant. Elle se donne à cette mer, qui l'enlace sans jamais rien lui demander, elle a tant donné sans jamais recevoir en retour, même sa vie elle ne l'a pas reçue, elle a dû la gagner, minute par minute, heure par heure, pendant de longues semaines. Un enfant prématuré d'à peine six mois, avec le poids d'une boîte de sucre Tirlémont, ça ne survit qu'avec une rage ou un désespoir insufflés dès la conception...

La bouée... Elle vire sans s'arrêter. Peu à peu le ciel s'est déchiré. Le soleil maintenant dans le dos, Amelle nage vers la plage. L'eau plutôt froide ne la dérange pas, elle a l'habitude de nager par tous les temps. L'hiver, elle porte une combinaison en néoprène et se contente de réduire la durée de sa sortie. Cette année elle a quand même pris froid et a dû rester alitée plusieurs semaines. Mais cette maladie n'est rien à côté de ce qu'elle a déjà enduré...

Elle s'abandonne aux vagues, se contente de remuer doucement les bras. Bientôt elle aura pied et regagnera la plage en marchant. Elle souffle dans l'eau, le regard fixé sur la dune et sur l'homme assis comme chaque matin depuis deux semaines. Elle sait qu'il connaît les moindres replis de son corps. Et pourtant ce n'est pas un de ces voyeurs qui traînent le long des plages isolées dans l'espoir de surprendre des femmes ou des couples nus... Il est l'homme orange, l'homme safran, l'homme soleil... Ce matin, c'est décidé, Amelle va prendre le sentier des dunes pour rentrer et voir le visage de l'homme orange. Inconsciemment elle s'est remise à brasser l'eau avec plus de puissance et le rivage a commencé à grossir de minute en minute. Elle n'a pas peur de cet homme, bien que les premiers jours elle ait ressenti une angoisse, toujours la même depuis qu'elle est parvenue à partir, à quitter cette maison où la vie l'avait enfermée... Elle ne peut l'avoir suivie jusqu'ici, elle a pris trop de précautions, et Angel ne peut l'avoir trahie. Lui seul sait qu'elle a choisi le Nord pour se reconstruire.

Elle est sortie de la mer un peu plus lentement que d'habitude, les vagues sur ses mollets, un peu vacillante, comme si elle était fatiguée... Ou alors, c'est le soleil plus généreux que les autres jours qui l'a retenue. Elle ôte son bonnet et secoue sa belle chevelure sombre. De loin elle semble

si grande, si mince, mais Jésus sait que c'est une illusion d'optique, une sorte de mirage. Quand il l'observe à travers ses jumelles, il voit bien qu'elle n'est pas plus grande que la moyenne des femmes qu'il connaît. Entre un mètre soixante et un mètre septante...

Elle s'essuie les cheveux en se penchant sur le côté pour qu'ils tombent bien. Elle prend son temps, pas comme les autres matins où elle s'assied très vite, le visage tourné vers le large les bras enserrant ses genoux.

Jésus aime imaginer à quoi elle pense quand elle regarde ainsi la mer.

Elle pense que la mer est calme et sereine, car le ciel affiche sa bonne humeur. Elle pense que le ciel est tranquille, car la mer semble apprécier sa compagnie. Elle pense que la plage s'éveille doucement sous la caresse des vagues. Elle pense qu'elle a bien nagé entre la plage, le ciel et la mer, que chaque brasse a eu son compte de plaisir. Elle pense qu'un bateau est une main qui flotte au bout d'un bras de mer. Elle pense que le sable garde l'image des corps et peut-être aussi des âmes, qu'elle est seule dans la vie et que ce n'est pas vraiment un malheur, car la solitude est attente, imprégnation... Elle pense même qu'elle n'est pas tout à fait seule puisque, dans les oyats, une tache orange répond au rêve qu'elle n'a pas encore fait.

Jésus imagine qu'elle imagine ce qu'il imagine... Mais aujourd'hui elle ne s'est pas assise. Elle s'est séchée en quelques minutes et marche droit sur lui... Soudain il ne sait plus que faire, il a presque envie de fuir, c'est comme une sensation de honte qui le submerge, mais il ne bouge pas, il attend...

Les oyats ondulent sous la brise comme un paravent, un rideau tremblant, une frontière... Elle arrive...

Elle s'est arrêtée au pied de la dune. Jésus est toujours assis.

Le chemin part sur la droite à une vingtaine de pas. Amelle ne peut nier qu'elle a marché délibérément vers cet homme assis sur le sable et qui porte encore cette veste en toile orange vif malgré le soleil maintenant bien installé.

Pas une parole. Pas un signe. Le temps s'effiloche entre les plantes sombres. Les regards se croisent, se prennent, se déprennent, se reprennent enfin. Hésitation. Étonnement. Impatience – à peine. Et les mouettes qui tournent en criant. Criaient-elles déjà pendant qu'Amelle nageait dans

la mer, pendant qu'elle remontait la plage et que Jésus la buvait sous ses paupières?

Non, les mouettes ne crient pas si la vie ne peut les entendre.

– Puis-je m'asseoir quelques instants?

Il a bien fallu commencer, répondre à l'appel des oiseaux. Les mots qu'on prononce ne ressemblent jamais à ceux qui mûrissent dans le ventre. Quand ils s'échappent, ils frappent le silence et résonnent comme une pluie d'été sur les carreaux d'une serre.

Jésus montre le sable à côté de lui. Pas un mot, mais un sourire entre les lèvres qui s'entrouvrent et se referment, et s'étirent et se referment en tremblant.

Elle a étalé son essuie plié en deux et s'est assise à sa droite, son sac entre eux tel un gros fruit rouge, ou une sentinelle, un avertisseur silencieux, comme si, d'emblée, il fallait établir une règle, dresser une clôture, séparer encore malgré tout...

Ils regardent la mer sans la voir. Amelle contemple la plage où elle marchait et la bouée tricolore, tellement lointaine qu'elle n'est qu'un point blanc. Jésus regarde devant et ne voit que le profil de la jeune femme. En fait il ne voit rien, il sent sa présence au coin de son œil et n'ose tourner la tête. Les minutes tombent sur le sable sans le moindre bruit.

Un couple assis sur la dune.

Un couple assez proche pour tamiser le silence et recueillir les mots sans avoir besoin de les formuler. Un couple inconnu, improbable, accroché à la bouée rouge du sac.

Les minutes s'égrènent dans la patience du soleil capricieux. Jésus commence à avoir chaud avec sa veste orange. Alors il se redresse pour l'ôter, tourne la tête et tombe dans les yeux d'Amelle. Cette chute tranquille et douce comme un ralenti au cinéma ne peut pas être ce qu'on appelle communément un coup de foudre. Un coup de foudre, c'est violent, c'est rapide, c'est même effrayant... Ça fracasse, éventre, dévaste comme une tempête d'équinoxe...

Amelle a tourné la tête. Elle ne veut pas de ce regard en elle, elle ne veut pas être fouillée, elle ne veut pas de cet homme dans son corps. Alors elle tourne son visage vers la mer et elle plonge, et elle nage loin, loin vers le bouton blanc de la bouée...

Le soleil sur la mer a le poids d'une plume ou d'un zeste d'orange.

Tout le jour nous rêvons de le saisir entre nos doigts, mais le soleil préfère se pâmer dans les bras de la mer, amante à nulle autre pareille.

Jésus ne bouge pas, il attend le retour d'Amelle, qui tourne la tête, le regarde comme si elle le découvrait, comme si elle n'avait pas encore marché vers lui.

– Je suis heureux que vous soyez venue...

Les mots lentement prononcés dans un sourire. Et le silence d'un sourire pour répondre. Amelle n'est pas encore disponible pour une conversation. La langue lui fait défaut. Elle sait seulement qu'elle est là, près de lui, et que cela suffit pour l'instant... Elle ne tourne pas la tête, elle a déjà son visage en elle, inscrit, dessiné, collé, un visage ni beau ni laid avec un nez droit et de grands yeux sombres de Méditerranéen, une bouche aux lèvres épaisses un peu tombantes, et une bataille de cheveux grisonnants... Un homme sans âge, au corps long et sec, un homme qui aurait pu lui plaire avant, dans une autre vie.

*

Il ne sait toujours rien d'elle sauf qu'elle mâche du chewing-gum une bonne partie de la journée, et cela depuis des années, elle doit avoir mastiqué des centaines de kilos de gomme à la menthe, son parfum préféré.

Jésus ne chique pas – on disait ainsi quand il était à l'école – ça l'énerve, les chiquelettes, il a toujours envie de les avaler, et en plus il n'a jamais été capable de pousser un ballon avec les bubble-gums à la fraise, mais il reconnaît que pour éviter l'haleine de chacal qui fait fuir les filles, il n'y a pas mieux.

Amelle chique – elle l'a avoué – en se calant une gomme grosse comme un Mentos. Elle lui a présenté la boîte et Jésus s'est senti obligé de partager cette intimité avec elle. Avant, on sortait son paquet de cigarettes, maintenant, vu les mises en quarantaine des accros à la nicotine, on présente son paquet de gums pour une rumination en commun. Les mâchoires triturent méthodiquement la pâte, plus besoin de penser trop

loin, l'harmonie réside dans ce rythme lent. Rien de très romantique... et il ne sait toujours rien d'elle.

Il a trop parlé de lui, contrairement à son habitude, mais cette fille a l'art de pousser à la confiance, et puis Jésus se sentait un peu coupable, il doit bien se l'avouer. Piégé dans son costume. « Mais les voyeurs portent rarement des vestes orange – la même couleur que les robes des moines bouddhistes », avait souligné Amelle avec un sourire moqueur. Cela l'avait un peu rassuré. Il ne veut pas être mal perçu par cette fille et tient même beaucoup à son estime, à son respect... Il a déjà éprouvé autrefois ce sentiment, à l'école, devant ses professeurs. Sans doute n'était-il un bon élève que pour ne pas les décevoir, par respect pour leur travail, pour obtenir d'eux ce regard à la fois satisfait et presque reconnaissant qui était la plus belle des récompenses. Ne pas étudier, remettre une feuille blanche sans la moindre réponse, il en aurait eu trop honte, comme si le mépris de ses professeurs, ou pire, leur pitié, se trouveraient inscrits à jamais dans le dossier de sa vie, tels une tache ou un tatouage indélébile. Il a étudié sans véritable curiosité, sans goût profond pour le savoir, et n'a donc guère retenu d'essentiel...

Amelle a beaucoup souri en l'écoutant.

Elle a un sourire lent, quasi absent du visage, comme déconnecté, simple contraction des joues, et les lèvres s'étirent presque à l'horizontale sans cesser de se toucher. Une seule fois la bouche s'est entrouverte sur des dents petites et blanches. A-t-elle porté un appareil aux plaquettes colorées comme la plupart des ados maintenant ? Pas sûr qu'à l'époque de ses quatorze ans, on fréquentait déjà autant les orthodontistes...

À quel moment a-t-elle souri jusqu'à ouvrir la bouche ? Jésus ne le sait plus, sans doute quand il a raconté – à propos de la couleur de sa veste – comment l'idée de devenir moine l'avait traversé à l'université. Il avait passé son baccalauréat dans un monastère, comme beaucoup d'autres étudiants, pour être au calme avec des horaires stricts, loin des tentations.

Il avait rencontré le Père François-Emmanuel, un bénédictin aux yeux de source, à la voix grave et prenante... Un fou de poésie, de Guillevic, de Char et de Jaccottet en particulier. À cette époque, Jésus n'avait jamais entendu les noms de ces poètes contemporains, au collège le programme de littérature s'essouffait dans les années 50. Les manuels évoquaient à

peine le Nouveau Roman et les professeurs ne s'aventuraient guère dans la poésie vivante... Le Père François-Emmanuel clignait des yeux. *La poésie est une prière qui enchante le Ciel.*

Jésus... moine! Quelle plaisanterie! Même si, à l'époque, on ne l'appelait pas encore ainsi, du moins pas tout le monde. N'empêche qu'il avait bien réussi sa session d'examens et qu'il était revenu plusieurs fois au monastère. Avec peu à peu cette question lancinante comme une douleur chronique : cette vie hors normes dans le calme et la prière ne valait-elle pas toutes celles qu'on lui proposait? Il revenait de ces retraites chaque fois un peu plus perplexe... Les offices des moines le transportaient dans un monde où il respirait mieux, une sorte d'apesanteur que certains auraient nommée extase.

Le religieux l'avait vite ramené sur terre : «Tu reviendras quand tes hormones auront assez travaillé... peut-être alors la prière te sera-t-elle vraiment nécessaire...» Jésus avait bien compris qu'il parlait des femmes, de la chasteté, de l'obéissance à la règle de saint Benoît. Il avait suivi les conseils du moine et terminé ses études de lettres. Sauf qu'il n'était pas devenu professeur, mais journaliste-reporter... Le moine avait vu juste. À cette époque, il n'aurait pu se passer des femmes, de leurs regards, de leurs caresses. Le monastère aurait vite pris des allures de prison.

Amelle avait dû l'imaginer quelques secondes revêtu d'une robe de bonze au milieu des oyats, car un sourire avait délivré ses dents et plissé ses yeux bleus. Elle ne s'était pas attardée. Et il n'avait pas osé lui proposer de cheminer avec elle. Il l'avait regardée remonter le sentier, enfiler son caleçon blanc et son pull marin et partir vers les crêtes son sac rouge sous le bras.

Seul entre les oyats avec la mer qui semblait se moquer de lui... Et elle pouvait bien se moquer, la mer, elle avait raison, il avait été ridicule avec son histoire de moine boutonneux. *Je suis complètement fou...*

N'empêche... Elle avait souri, vraiment souri...

Mardi 3 août 2010

Le ciel a viré au gris. L'eau est froide. Grise aussi. Même la bouée a un tamis gris sur ses bandes tricolores.

Amelle nage les dents serrées. Elle aurait dû mettre sa combi en néoprène, mais en août c'est toujours l'été, il n'y a aucune raison de ne pas nager en maillot. Et puis il est assis là-bas, sur la plage, faire demi-tour pourrait être interprété comme un signe d'intérêt prononcé. Amelle ne veut pas que Noël Ferlant se fasse une quelconque illusion. Plus aucune place dans sa vie pour lui, ni pour personne d'autre d'ailleurs. Elle ne veut plus rien savoir, elle veut juste ce vide qui la remplit mieux que l'oubli, si c'est possible.

Le froid ne mord même plus, il se contente de raidir les muscles, de les serrer entre ses mâchoires. Amelle ne sent plus ses dents dans sa chair. Juste que la mer ne la porte plus dans ses bras comme les autres matins.

L'eau est-elle si froide, ou est-ce elle qui la refroidit ? Depuis qu'elle a parlé avec Noël Ferlant, depuis que son regard s'est incarné, que la tache orange a pris une taille, un poids, une présence, elle ne se sent plus vraiment à l'aise dans la mer. Comme si elle était jalouse, comme si ses vagues avaient perdu leur complicité.

Elle n'a pas réfléchi aux conséquences quand elle s'est dirigée vers la tache orange dans les oyats. En nageant jour après jour, l'idée s'était imposée. Une évidence. Chaque fois qu'elle virait à la bouée, elle avait ce point dans les yeux, qui grossissait au fur et à mesure qu'elle revenait vers la plage, pas assez cependant pour prendre un peu de netteté. C'est le flou qui l'avait attirée, une envie de l'éclaircir, comme on tourne une bague de mise au point...

Et maintenant ce visage est bien trop net dans sa tête. C'est pour cela peut-être que la mer se refroidit.

Amelle n'ira pas jusqu'à la bouée. Pas aujourd'hui. Elle a trop froid. Déjà elle a fait demi-tour. La plage est plus loin qu'elle ne le croyait, mais

là, au bout de l'eau, il y a Jésus dans sa veste orange et soudain le froid se fait moins intense. Comme si on coulait du thé chaud dans ses veines. Les muscles crispés, tétanisés, se détendent et se contractent joyeusement. Elle se dit qu'elle aurait pu aller jusqu'à la bouée si elle s'était retournée, si elle avait vu Jésus posé sur le sable comme un gros phoque orange.

À présent elle nage dans le doux. Tête à l'air, tête à l'eau. Même le ciel semble s'éclaircir. Serait-ce de l'amour? La question revient à chaque brasse. Non... Surtout pas cela, pas maintenant que la vie commence à l'oublier, pas maintenant que la paix campe dans son jardin.

Amelle respire, souffle, portée par la marée toute tiède. Elle se dresse, elle marche dans les vagues et se jette dans l'essuie ouvert.

Jésus l'enveloppe sans un mot, puis s'écarte, la laisse se sécher avec un sourire timide. Presque gêné de son intrusion.

Un long silence. Le temps que passe un nuage joufflu comme un Cupidon malicieux. Puis des mots qui se jaugent, se frôlent, s'entremêlent, tous deux prenant conscience de tout ce qui doit être dit sans perdre de temps, avant la prochaine disparition de la mer, avant son retour souriant...

– Je ne suis pas arrivée à connaître ma mère; mon père, il m'a trahie. Il n'y a que la mer qui me soit restée fidèle...

Amelle parle à Jésus sans même réfléchir. Une digue s'est rompue. Plus rien ne retient les mots bétonnés depuis trop longtemps. Et Jésus écoute, immobile, les yeux rivés sur la mer. Amelle s'est enroulée dans l'essuie, elle a ôté son maillot humide et, en un clin d'œil, a enfilé son jean et son pull marin.

Ils remontent vers les oyats, vers le chemin des crêtes, l'un à côté de l'autre, l'un derrière l'autre. Pas encore ensemble.

– Tu ne te baignes jamais?

Le «tu» a remplacé le «vous» au détour d'une phrase. Jésus cherche une réponse. Non est trop définitif, trop péremptoire et un peu faux. Il s'est immergé deux fois depuis le début de son séjour. Immergé... le terme est parfait. Il s'est plongé dans les vagues comme un Indien dans le Gange, mais il n'a pas nagé...

Donc... Oui, il est entré dans l'eau et non, il ne se baigne pas. Du moins pas comme elle.

– Je n’aime pas trop nager...

Il n’a pas envie de prononcer ces mots, de décevoir une femme qui s’intéresse à lui. Mais il parle quand même. À cette fille, il peut tout avouer, sa peur de l’eau et de tout ce qui vit sous l’eau, qui va et qui vient sous son corps vulnérable...

Amelle ne rit pas. On ne rit pas des peurs. Chacun héberge ses propres fantômes et doit établir avec eux un pacte de non-agression pour continuer à survivre. Peur du loup qui hurle en bas des escaliers de la cave, peur de la main qui lâche ta main dans la foule pressée, peur de la réponse qui ne sort pas de la bouche, peur du jour qui glisse sous les rideaux, peur du regard dans le cadre sur le mur du salon, peur des bombes qui pourraient changer de ciel et tomber sur notre toit...

Ils ont pris la direction d’Ambleteuse. Un sentier entre les pâturages et les haies. Un raccourci menant à la route. Ils marchent tantôt côte à côte, tantôt l’un devant l’autre. Jésus derrière, silencieux, sa veste orange sur le bras, à regarder les mollets musclés d’Amelle. Elle a retroussé les bas de son pantalon. La peau est plus hâlée que bronzée. Des mollets de sportive, de femme active, habituée à nager, à marcher, à courir peut-être... Des jambes qui parlent leur propre langage, qui disent l’ouverture, le besoin d’espace, l’envie d’arpenter la vie... Jésus lit tout cela dans la démarche souple, méthodique, tendue vers l’avant... Est-ce vrai? Cette femme va-t-elle toujours de l’avant? Cette assurance qui se dégage de sa façon de nager, de marcher, est démentie par le flou qui traverse son regard, par la douceur hésitante de sa voix... Surtout ne pas tomber amoureux, pense Jésus. L’amour a ses bons côtés, il magnifie l’instant, rend la vie plus palpable, comme si on avait avalé une pile électrique. On devient un lapin Duracell, qui tambourine deux fois plus longtemps que les autres. Jésus doit bien prendre garde à ne pas devenir un lapin. Tout en suivant Amelle, l’idée le traverse qu’elle lit peut-être dans ses pensées, qu’il doit jeter son regard dans le sable pour étouffer le sourire qui ravage son beau visage.

La maison les attend, à l’entrée du village... Le sentier fait une boucle entre les dunes et les habitations avant de plonger vers le fort. Une petite

maison basse, blanche avec un grand toit percé de fenêtres et un jardinet envahi de plantes et d'arbustes qui auraient besoin d'être taillés.

Elle n'a pas proposé à Jésus d'entrer. Il l'a suivie à l'intérieur comme un familier de la maison. La pièce est blanche elle aussi, avec des meubles en pin blond et des tapis colorés... Jésus retrouve l'orange de sa veste dans une aquarelle sur le mur. Il s'assied dans un fauteuil en osier pendant qu'Amelle disparaît dans la cuisine pour préparer du thé.

Peu de bibelots sur les meubles, pas de photos... Un dépouillement qui donne à la pièce une lumière particulière, parcimonieusement distribuée par les petites fenêtres aux rideaux de dentelle.

Amelle propose de prendre le thé sur la terrasse. Jésus la rejoint dans la cuisine. Plus encombrée, avec des pots alignés sur une étagère et des boîtes en fer sur la table. Il a l'impression que l'occupante des lieux passe beaucoup de temps ici... La porte est ouverte, la terrasse une simple dalle de béton avec une table bleue en plastique et quatre fauteuils recouverts de coussins écrus. Jésus s'assied face à la pelouse, qui communique probablement avec le jardinet à l'avant. Un carré d'un are à peine, avec au centre un bel arbre, une sorte de noyer... Pas de fleurs, juste un olivier dans un pot de terre.

On dit souvent que la maison ressemble à son propriétaire, qu'elle parle pour lui et de lui. Si Jésus écoute cette maison, il apprend qu'Amelle a besoin de chaleur mais qu'elle n'a pas le souci du détail, qu'elle aime l'harmonie mais pas l'encombrement... Oui, il y a comme une sorte de détachement dans ce dépouillement. Jésus a l'impression qu'Amelle a loué cette maison pour des vacances mais qu'elle ne l'habite pas vraiment. Surtout ne pas tomber amoureux...

– Je vis ici depuis presque un an, j'aime cet endroit...

(Elle devrait plutôt dire : « Je survis ici ».)

Elle a eu de la chance. À son arrivée, la maison était libre et en ordre, elle n'avait rien changé, rien ajouté... Même les meubles de l'ancien propriétaire parti au Canada, elle les a adoptés. Elle a juste ajouté quelques tapis orientaux... Sa folie...

– J'ai besoin de marcher sur des tapis, j'ai besoin de leur laine et de leurs couleurs pour me sentir chez moi... Ce sont eux qui me réchauffent vraiment.

Des tapis volants... Jésus pense aux Mille et Une Nuits... Le tapis volant, c'est la gondole de l'Orient... Romantique et mystérieux. Halte-là!... Mon petit Jésus, tu es en train de tomber amoureux... Cette évidence qui mobilise quelques neurones bouleverse toutes les connexions...

Mieux vaut se plonger dans son thé, mélanger encore et encore jusqu'à risquer de renverser, et puis se brûler quand même les lèvres et ne pas oser faire la grimace!

– Ainsi, tu écris un livre... Quel genre?

Jésus sursaute, ne se rappelle même pas d'avoir évoqué ce livre. Mais il a tant parlé, il a dû y faire allusion et Amelle n'a pas oublié.

– Euh... Eh bien, je relate quelques reportages qui m'ont marqué ces dernières années. Et puis des photos... Je suis venu ici pour écrire, à Bruxelles ce n'est pas possible, mais je dois avouer que je patauge un peu. Mon patron attend un article... Ça devient urgent...

Il l'a dit sans sourire, comme s'il était vraiment perturbé. Du moins c'est ce que ressent Amelle. Perturbé à cause d'elle...

– D'où tes promenades sur la plage et tes observations de la faune locale...

Le sourire est éloquent, elle se moque gentiment de lui.

– C'est tout à fait ça! Je passe trop de temps en veste orange à l'affût d'un bonnet blanc.

Cette fois tous deux éclatent de rire. Un rire franc, clair, un rire de complices, mais qui finit par se teinter d'un soupçon de gêne. Jésus continue à mélanger son thé, en sentant le picotement du regard. Elle est moins timide que lui, elle regarde, elle insiste, elle veut une réponse à ses yeux ouverts, à son âme dénudée. Jésus sent un abîme derrière ces yeux immenses.

– Je dois y aller...

Il a laissé les mots surgir entre ses dents, comme s'il ne voulait pas les prononcer, il n'a aucune envie de partir, mais ressent intensément que le moment n'est pas encore venu, que leur histoire – si une histoire doit exister – n'a pas atteint le point d'éclosion. Surtout ne pas tomber amoureux... Amelle sourit sans répondre, elle se dirige vers la porte et l'ouvre en s'effaçant pour le laisser sortir.

– Alors... Bonne journée... À demain sur la plage?

– Ça te dirait d’aller manger des crêpes à Wimereux ? Des crêpes ou autre chose...

Elle hoche la tête avec un clin d’œil qu’elle veut chaleureux, mais une fois encore Jésus y décèle une fêlure. Peut-être se fait-il des idées... Depuis quand n’a-t-il plus fait confiance à une femme ?

– D’accord... Je prendrai ma voiture ou on y va à pied ?

Cette fois c’est au tour de Jésus de hocher la tête... « Comme tu veux... On verra... » Il est déjà dehors, dans la rue qui descend vers le vieux fort. La maison de Mireille Saint-André est à l’autre bout du village, il va suivre la digue. La marée commence à monter. En contrebas, la plage de galets se rétrécit peu à peu. Jésus marche lentement, le soleil joue des bras entre les nuages, la vie a le goût d’une bouchée Côte d’Or.

Jésus ne rentre pas tout droit, il s’installe à la terrasse du Free Style, commande un café et sort son carnet. Il va écrire ses rencontres sur la Côte d’Opale, Mireille et Amelle qui remuent son âme jour après jour. Il a toujours aimé parler des femmes qui croisent son chemin *pendant quelques instants secrets*, comme dit l’ami Georges.

Une bière remplace le café. Jésus écoute la mer se cramponner au sable pour freiner sa lente descente. Il revoit les yeux d’Amelle. Il a vraiment peur d’y plonger, peur de chavirer encore. Les yeux de cette femme ont bu tous les océans. Un journal traîne sur la table à côté, plié sur un article étonnant. Un homme de quatre-vingts ans a été séquestré dans une buanderie et maltraité par son épouse de trente-cinq ans jusqu’à en devenir aveugle. Il l’avait épousée pour la mettre à l’abri du besoin. La vie a parfois des détours vicieux. À quel instant met-on le doigt dans l’engrenage qui va vous broyer les phalanges ?

Mercredi 4 août 2010

Ce matin, la pluie impose sa langue grise sur la mer. Jésus n'a pas pris le chemin de la plage, il a suivi la digue jusqu'au fort et obliqué vers la maison d'Amelle. À cette heure, elle doit encore être chez elle.

Elle ouvre en effet au premier coup de sonnette, comme si elle guettait derrière la porte. Jésus n'a pas eu le temps de se composer un visage, mais il a des raisons de paraître surpris : Amelle, à peine vêtue d'un long tee-shirt, l'a attrapé par le bras et tiré d'un coup à l'intérieur. « Excuse-moi, je n'ai pas encore eu le temps de m'habiller... Je t'ai vu arriver par la fenêtre... »

Elle l'emmène dans la cuisine et lui sert un café dans un joli mug jaune paille.

– Tu as pensé que je ne me baignerais pas à cause de la pluie, tu as eu tort, je me baigne par tous les temps, mais puisque tu es là, je vais faire une exception aujourd'hui : pas de bain, je prends ma journée avec toi...

Elle ne propose pas, elle impose, et Jésus, ravi, trouve cette manière de dialoguer parfaitement convenable.

– Wimereux ?

– Laisse-moi quelques minutes pour me préparer... Il y a des biscuits dans l'armoire... À tout de suite...

Jésus n'a pas envie de s'asseoir ; son mug à la main, il observe un chat à travers la vitre. La fenêtre donne sur la rue. L'animal s'amuse avec une pomme de pin, il la fait rouler d'un coup de patte puis semble effarouché de la voir bouger et saute sur place comme un danseur étoile. Jésus se dit que cette pomme de pin, c'est peut-être la vie, que nous tentons tous d'animer avec nos pauvres moyens, et qui nous paralyse dès qu'elle semble nous échapper...

– Voilà, je suis prête...

Elle porte une courte robe claire semée de petites fleurs et un blouson en jeans brodé d'un arc-en-ciel. Jésus sait qu'elle s'est habillée pour lui, mais il a soin de ne rien laisser paraître. Ils montent dans la voiture, une vieille Peugeot 206, Amelle se met au volant et dans le mouvement dévoile ses jambes. Jésus les trouve plus troublantes que sur la plage.

Ils roulent en silence, Amelle glisse un CD dans le lecteur. Jésus reconnaît tout de suite.

– El tango, un poème de Jorge Luis Borgès mis en musique par Astor Piazzolla dans les années 60. Tu aimes le tango ?

Les doigts pianotent sur le volant. Jésus remarque le vernis rouge orangé sur les ongles. Peut-être la pluie n'est-elle pas la seule responsable de l'annulation de la baignade...

– Je ne connais pas vraiment... J'ai juste appris quelques pas pour un bal, quand j'étais encore étudiant, mais j'aime cette musique. Le bandonéon remue les tripes.

– Ma mère me chantait des airs de Carlos Gardel, le soir avant que je m'endorme. Elle avait une voix magique, basse et grave... Je l'entends encore parfois dans ma tête et j'en ai la chair de poule.

Le visage soudain fermé, Amelle ne pianote plus. Jésus choisit de respecter son exil intérieur, il fait mine de s'intéresser à la mer qu'on entrevoit dans un repli des dunes. Le moment viendra où elle lui parlera de sa vie, elle ouvrira son carnet et lira les passages doux ou douloureux, et sa mère certainement tiendra la place centrale. Les mots viennent de loin, à l'heure prévue, comme la marée. Il suffit d'attendre...

À Wimereux, ils laissent la voiture sur les hauteurs et descendent à pied. Très vite ils prennent la passerelle au-dessus d'un petit bras de mer et se retrouvent sur la digue surplombant la plage. Les bâtiments rétro, colorés, ont un côté old fashioned, très dépayçant, renforcé par des cabines typiques des stations balnéaires du Nord.

Amelle a retrouvé son entrain. Elle sourit et esquisse des pas de danse sans lâcher la main de Jésus dont elle s'est emparée. Il aime sentir les doigts se tortiller dans sa paume. Que veulent-ils lui dire ? Quels doux secrets tentent-ils de lui confier ? Il se laisse emporter par ce désir soudain révélé, par la beauté de ce corps à ses côtés. Cette robe courte qui tremble

sur les cuisses bronzées. Il sourit aux rouleaux des vagues, pas trop sûr d'être éveillé. Le soleil paresse tranquillement sur le sable, la journée s'immobilise dans une lumière de carte postale. Jésus capte les images en vrac, il aura tout le temps de les classer plus tard, quand la mer aura regagné l'horizon.

Ils mangent des crêpes au sucre sous le champignon rose d'un parasol, puis vont se promener dans la rue principale. Devant un magasin de déco, Amelle tombe en arrêt devant une lampe, une boule en terre cuite surmontée d'une voile safran... « Comme ta veste », dit-elle. Jésus s'empare du luminaire et sort son portefeuille. Elle ne proteste pas. Ils rient en même temps, dansent d'un même pas sur le trottoir. Une harmonie étrange, suspendue à ce fil invisible, qui relie les amoureux, quand la vie leur offre une plage déserte sous un ciel d'un bleu presque douloureux.

Sur le chemin du retour, le tango argentin cède la place à Reggiani. « *Il suffirait de presque rien, peut-être de dix années de moins...* » Amelle chantonne entre ses dents, Jésus n'ose l'accompagner. Il suffirait de presque rien pour que le mur entre eux s'effondre, mais elle ne semble pas pressée de jouer les passe-murailles et finalement ce n'est pas pour lui déplaire. Les moments qui précèdent l'amour ont une gestuelle à nulle autre pareille, une parade nuptiale que même les animaux affectionnent. Si Dieu existe, il doit avoir une sacrée imagination doublée d'un aussi sacré romantisme. Un accouplement vite fait aurait été aussi efficace pour la survie des espèces, mais le vieux barbu a préféré ajouter les trémolos des ténors milanais, les déhanchements à la Michael Jackson ou les fiers enlacements des danseurs argentins... Le tango, toujours le tango...

– Tu connais le rite nuptial de l'araignée rouge ?

– Le quoi ?

– Le rite nuptial de l'araignée rouge, c'est une sorte d'acarien qui parasite les feuilles de certains arbres, le pommier par exemple.

Le rire d'Amelle couvre la voix de Reggiani. Elle doit chercher le sens caché de sa question zoologique : « Dis-moi tout à propos de cette dame rouge ».

– Comme je te l'ai dit, c'est un acarien... À la saison des amours, le mâle cherche une brindille pour y déposer une petite flaque de sperme, puis il tisse un chemin de soie qui mène jusqu'à son nid d'amour. Si une